

Romances sans paroles

Yves Navarre

10. THIERRY

Après la dernière représentation, Marc et les autres avaient décidé de regagner directement Paris. Fin de tournée. Fausse joie « on a passé de bons moments, pas vrai ? Oh ! tous ensemble, pour Laure ! » Ils avaient applaudi en tournant autour d'elle, comme une pantomime, devant l'entrée des artistes du théâtre Floréal. Sur le trottoir, des malles pleines de costumes, des éléments de décor et le matériel sono. C'était fini. Marc s'était arrêté le premier. Il avait serré Laure contre lui « te revoilà comédienne. Bonne route. Dommage que tu ne veuilles pas rentrer avec nous. Mais je te comprends. Quand on se quitte, on coupe ! » Laure les avait aidés à tout charger dans le minibus. Ils étaient partis en faisant plein de gestes d'adieu par les portières et en poussant des cris de Sioux. Ensuite, Laure s'était proménée dans la ville endormie, désertée, marchant parfois au milieu de la chaussée, s'arrêtant aux vitres des cafés encore ouverts, hésitant à entrer, puis poursuivant son chemin. Un souvenir venait de lui revenir en mémoire. Amiens ou Poitiers, mêmes chaussures, mêmes cafés, mêmes nuits. Il lui manquait quelqu'un. Et ce quelqu'un s'appelait Thierry. De retour à l'hôtel Storia, elle écrivait à Simon une lettre dans laquelle elle lui ferait confidence de ce souvenir. Elle avait pressé le pas.

« Amiens. Nuit du 19 au 20 février. Mon Simon. Tilou. Mon petit loup. Il ne me manque que notre couche. Le secret de nos nuits quand nous dormions ensemble. Je ne sais de toi que ces nuits-là. Le plus beau des romans est d'abord une lettre. J'ai une histoire à te raconter. J'avais dix-sept ans. À Poitiers. C'était un 13 avril. Cette année-là, le treize tombait un samedi. Il y avait fête chez des amis de mes parents pour les dix-huit ans de leur fille cadette. J'avais une robe bleue, un bleu très pâle. Le tissu en était soyeux, léger, caressant. J'avais le goût d'être ce soir-là. Un goût de tout le corps, dans la bouche et surtout, aussi, au bout des doigts quand je saluais ces jeunes gens parmi lesquels tu n'allais faire ton apparition que quelques années plus tard, pour me rapter, beau voyage que nous fîmes ensemble, calme croisière de nos corps et toi à Paris désormais, et moi, ici, en tournée, fin de tournée, comme rejetée par le ressac d'une solitude que plus personne n'habitait de jour. Je t'aime. Je crois, également, ne t'avoir jamais aimé aussi fort que le quelqu'un de ce soir-là. Il s'appelait Thierry. Je n'ai même pas eu le temps de lui demander avec qui il était venu ou même s'il avait été invité. Je sais seulement que de tous ceux dont j'avais rêvé il était l'échappé, le surprenant, le seul que je croyais attendre vraiment. Dérisoire " vraiment ". Je me revois gourde, à ne pas oser le regarder quand il me regardait. A faire même semblant de me perdre dans le groupe de la fête pour bien vérifier si son regard me suivait. Il avait l'air réjoui. Je l'amusais. Le jeu dura un long temps. Plusieurs fois, il y eut le disque des Platters, et cette chanson *My Prayer*. Puis il se plaça près d'une porte-fenêtre ouverte sur un jardin. Je me souviens de l'odeur de pelouse quand je me suis approchée en lui rendant le très exact sourire qu'il venait de m'enseigner, sourire lumineux qu'aucun baiser n'a encore mouillé. Je ne savais rien de vous : ni de lui ni de toi à venir. Je ne savais que les amours flanqués aux écrans, glissés entre les pages des livres, entrevus dans les parcs quand j'étais enfant et quand un ou une Duverger m'ordonnait de ne pas envoyer la balle trop loin. Les vernis noirs me faisaient mal en ce temps-là, et les socquettes blanches, mi-mollets, me marquaient un peu la peau. Ce soir-là, jambes nues et pieds libres, je portais les chaussures de ma mère, j'avais le même pied que maman, j'ai dansé

avec Thierry, tout de suite tout contre lui. J'aimais le souffle de ses narines sur mes cheveux, ma main gauche en poing, dans sa main droite poignante, son autre main sur ma hanche, mon autre main sur son épaule, très haut, il se courbait un peu. Je ne pensais plus aux pas de la danse. Nous dansions bien, ensemble, et sans y penser. J'observais les veines de son cou. J'imaginai le sang coulant dedans, et moi dedans, coulant avec le sang, commençant la visite, de l'intérieur, toute petite. Le plus beau des romans, et peut-être le seul que j'écrirai, n'est qu'une lettre, celle-ci. Nous fûmes bien maladroits quand il fallut arrêter de danser, prendre légère distance, et nous poser quelques questions en attendant un nouveau disque. Il vivait à Valence, en Espagne. Ses parents avaient des affaires là-bas. Il fut question de moi aussi. Je lui ai dit mon nom, en entier, Laure Duverger, en espérant, avec un brin de vanité, que la notabilité de mon père l'épaterait. Mais il était venu d'ailleurs. Échappé encore. Pourquoi était-il là, ce soir-là, élu ? Cela ne fit qu'accroître ma joie à danser de nouveau avec lui. " Import-export " me dit-il, " à Valence, en Espagne. " C'est tout. Très vite, nous sommes sortis. De la terrasse de cette maison, à la crête des remparts de ma ville natale, jardin à la française, on voyait la campagne des alentours. C'était lui. Lui. J'ai aimé sa main, quand il me la tendit pour descendre un escalier. Cette main, je m'y suis perdue. Je m'y sentais tout entière, pelotonnée sur moi-même, comme dans un lit nuptial, attendant qu'il me rejoigne. Et je sentais en moi les immenses mains des garçons qu'il me ferait. Une petite joie au ventre. La voix alors monte de là, pleine de doigts, tous ces doigts des enfants à venir, dans ma bouche, pour lui répondre. C'est ainsi, mon Simon, que j'ai vécu cet instant-là ce soir-là. Quand il m'embrassa, j'eus l'impression de me retrouver tout entière dans sa gorge. Il me serrait si fort que le lendemain encore je sentais dans mon dos l'empreinte de ses mains. Combien de fois, alors, ai-je pu me retourner pour voir l'invisible dans un miroir ? En bas de l'escalier, une pergola. Nous nous sommes assis, côte à côte, sur le muret, une main sur la mienne, entre nous. De ce geste, il me demandait d'écouter la nuit, le ciel. Je l'appelais Thierry et le nommer lui donnait un vif regard. Lui m'a appelée Laure. Il se leva, me tendit la main, et me dit " partons ". Il vivait chez des cousins et moi chez mes parents. Tant mieux. Je me disais que nous avions toute une vie pour dormir, l'un contre l'autre et l'un dans l'autre. Je nous figurais ainsi très précisément l'un dans l'autre. Cette histoire ne serait sans autre importance que celle que l'on accorde à la première personne que l'on prend dans ses bras s'il n'y avait pas eu une suite et une fin, tout de suite, si vite le matin. Nous étions allés nous promener sur les berges de la Gabeuse. La rivière, verte, sentait la bouteille, le bouchon et la vase. Cette odeur d'égout avait un charme de parfum. Thierry venait de m'offrir une première odeur hors de chez moi et cela me mettait hors de moi. Ses regards disaient qu'il vivait cette rencontre aussi fortement que moi. Nous venions de nous détacher de tous et de tout et de nous attacher immanquablement l'un à l'autre. Quand il me serrait contre lui, je me sentais le front contre un rocher, paroi inviolée, ne surtout pas regarder derrière au risque du vertige et de la chute. Quel sentiment d'escalade ! Dangereux point d'exclamation. Est-il interdit de s'exclamer ? Le jour se levait. Il m'a accompagnée chez mes parents, boulevard de la République. Et là, devant la maison, pas trop près de la maison, nous nous sommes embrassés tout plein de dernières fois. Je me voyais déjà en route pour Valence, le rejoignant pour les grandes vacances, renonçant à la villa de La Baule et au rite familial. J'écrivais déjà la lettre que je lui enverrais dès le matin, quelques heures plus tard, afin qu'il la trouve dès son retour, là-bas ? Des piétons passèrent sur le trottoir. Nous nous sommes sentis observés. Alors, nous nous sommes échangé nos adresses, lui la sienne, moi la mienne. Je n'oublierai jamais ce regard que nous nous sommes volontairement refusé, au moment où je quittais la voiture et me dirigeais vers l'entrée de la maison, tant nous étions sûrs, et l'un et l'autre, d'avoir rencontré l'être, l'autre, précis, que nous attendions. Tant pis si tu ne crois pas à ces mots, si tu les trouves trop beaux pour être crus. C'est drôle : crus. J'ai simplement entendu le bruit de la voiture. Quand je suis ressortie de la maison, pour un dernier geste, c'était trop tard. Je ne me suis pas couchée. J'étais assise à mon

bureau d'étudiante rêvant de devenir la tragédienne de ma fin de siècle. Et quand brusquement j'ai eu envie d'écrire à Thierry, j'ai cherché son adresse dans ce sac de bal que maman m'avait prêté, petit sac en perles dont elle ne voulait plus. Curieux échange : j'avais gardé mon adresse. Il était parti avec la sienne. C'est tout. C'est mon histoire d'amour. Thierry, Valence, import-export. Je ne savais même pas son nom de famille. Je connaissais peu les gens du bal. Jusqu'aux examens, j'ai cru qu'il se souviendrait du mien, qu'il retrouverait mon adresse, qu'il m'écrirait, lui. L'été qui suivit, à La Baule, je guettais le courrier renvoyé de Poitiers. La mer fit le reste, un automne, puis un hiver, des saisons. Jusqu'au jour où Karpak nous a présentés, mon beau Simon, Tilou, mon petit loup. Et ce fut bien, très bien entre nous, droit, comme pour les autres, comme pour toujours, comme ceux d'avant, parfait, mais jamais aussi bien qu'avec Thierry. Nous avons la même taille. Voilà tout. Un petit bobo et le privilège de pouvoir l'écrire. J'ai ramassé un tract, dans le caniveau, devant l'hôtel Storia où je loge jusqu'à demain midi. En voici le texte : " Oui à toute notre histoire, notre passé, notre instruction politique. Mais non à l'arrogance de la C.G.T. Tout se bureaucratise et se vide de sang. " Le tract n'est pas signé. Je ne t'enverrai pas cette lettre. Je la verse au dossier de notre séparation, cette respiration. Oui, Simon, Tilou, mon petit loup, tu me manques, la nuit, beaucoup.

« Samedi. Onze heures du matin. Laure n'a plus qu'une heure avant de devoir rendre la chambre. La femme d'étage est déjà venue frapper plusieurs fois à la porte. Les bagages sont prêts. Deux sacs et une petite valise. Le manteau. Le cache-col. Laure ne sait pas si elle va regagner Paris, où loger, qui prévenir ? Laure a relu la lettre écrite dans la nuit et elle se sent ridicule. Mais elle se sent, elle se sait, elle se devine un peu, enfin, et se retrouve telle qu'au matin de son départ de Poitiers quand, profitant de l'absence de ses parents rendus à un mariage où elle ne voulait pas paraître, elle avait décidé de monter à Paris, chez sa tante Luce, d'éviter ainsi la colère de son père le juge, de gagner malgré tout la confiance de sa mère, et de se présenter au concours d'entrée au Conservatoire. Laure se retrouve telle qu'à ce matin-là. Elle a déchiré le tract mais elle garde la lettre tout comme elle tient aux lignes écrites sur l'homme du train et la page 213. Des petites histoires, rien que des petites histoires, ébauches, bribes, chacun se frôle et plus personne ne dit ou se regarde. Même le dire du regard semble désormais interdit. Une semblance que Laure rejette comme un ultime signe d'espérance, une espérance qu'elle ne veut lier à aucune morale, des morales qu'elle fuit, errance, et qui la tiennent, néanmoins, marionnette d'elle ne sait trop quel spectacle pour enfants qui ne grandiront jamais. Et qu'a-t-elle retenu de la pièce de théâtre dans laquelle elle vient de jouer, avec d'autres, pendant des mois ? Déjà, rien. Une pièce contemporaine, d'un auteur vivant. Mais quel en était le sujet hors la mise en scène glacée et le ton absent imposé à chacun des personnages ? Un art qui ne laissait plus de traces en mémoire humaine. Ne surtout rien dire et encore moins émouvoir. Laure a déchiré le tract parce qu'il était une voix et qu'elle voudrait avant tout considérer la sienne. Elle se lève. Ouvre la fenêtre de la chambre d'hôtel. Elle aura au moins, pendant quelques mois, vécu la représentation, et l'acte unique de ces chambres-là, cuirassées, touchantes, décaties, implacablement attachées aux secrets d'amours de passage ou de solitudes de voyageurs de commerce. Elle rentre à Paris, c'est décidé. Un peu coupable. Comme si elle venait de passer une première nuit avec Thierry. Elle vérifie si elle n'oublie rien. Elle regrette un peu d'avoir déchiré le tract. Mais ce déchirement lui convient. Elle a répondu au message. Et c'est avec gaieté qu'elle rend la clé de sa chambre au bureau de l'hôtel. « Deux nuits, une personne ? » « Oui, deux nuits, une personne. » Comme elle a hésité dans sa réponse, bonheur du retour, secret de la lettre, la dame de derrière le bureau lui dit « oh, ce n'est pas ce que je voulais savoir. Les clients amènent qui ils veulent. Ça fait cent quatre-vingt-dix-sept. Petit déjeuner compris ».